Memento,homo, quia pulvis est
et in pulverem reverteris

INCIPIT

Il arrivait des abysses, là où se terrent ses plus enfantines terreurs.
Seul par peur, ses regrets le précèdent….. silencieusement…….. juste un vent froid, glacial de pleurs.
Ses mains seront à jamais pleines de sang, les yeux vides et hagards, de ceux d'un clown
néo - narcissique.

D'amitiés déchues en ascèses éphémères, ses rires sont blancs d'une haine réservée dont il se flagelle.

En un éclair, un instant, il s'est assené de l'odeur d'un drapeau de tant de couleurs qu'elles se sont tour à tour annihilées, lui laissant de toute sa sainte mort d'hybride cet aura de néant, immense comme un cri au secours lancé à celle qui n'est pas là.

Il est l'éclipse de ses propres espoirs sur lesquels se sont dressés ses rêves, tels de gigantesques lames de feu............... qui ont implosé en lui pour créer ce fossé ténébreux, le séparant définitivement de l'autre rive.

...............juste un dernier éclat de rire pour se rappeler à la vie ....

.... et le voilà qui se retire sous le masque du faux pour rejoindre son cul-de-basse-fosse............. et s'y cloîtrer d'une plaque dégoût tissée de mille sourires laissés ici et là, abjects excréments testamentaires, immondes bâtards de l'amour.

Au loin flotte encore une lueur...... si purulente qu'elle s'éteint inexorablement..........

CHAPITRE I

De la fenêtre encrassée naissait une vague lumière qui se perdait rapidement dans la poussière ambiante, n'atteignant pas son visage.
De sa pénombre, rien n'émergeait, si ce n'est la flamme vacillante de ses yeux qui embrassaient au hasard les divers recoins de la pièce.

D'un lit reclus il avait fait son trône....... guettant dans l'obscurité la moindre proie s'aventurant sur son territoire...……….... sur la défensive....... toujours sur la défensive.

Rarement, il délaissait son antre.
Et lorsqu'il s'y résignait, de lents et quiets mouvements félins l'animaient.
Ses déplacements étaient alors salués par une ovation de voix baroques qui lui rendaient grâce de son effort. …........ pour le voir succomber plus rapidement, pensait-il.

A cet instant précis, il se dirigeait vers le miroir, son corps semblant lui échapper plus il avançait.
Devant lui, il contemplait le vide grandissant que rien ne paraissait en mesure de troubler.

D'un revers de main sur la glace, il se découvrit enfin.

- Rien à craindre, absolument rien à craindre......
  tout ce que tu as à faire est de te relaxer......

Des ombres s'évaporaient derrière lui….. il suivait angoissé leurs reflets irréels, alors qu'il les sentait pénétrer en lui et investir les moindres méandres de son cerveau.....

La lumière extérieure envahit peu à peu la pièce .
.....et son angoisse grandit.
Il pouvait désormais admirer sa détresse à mesure que son regard s'identifiait bien au visage apeuré qui lui faisait face.

La lumière extérieure, rampant insidieusement, finit par l'atteindre.
Soudain les ombres devinrent réalité.
Soudain les ombres furent la réalité.
Soudain il sut que les ombres étaient siennes.

Il n'en avait jamais été autrement, elles l'avaient toujours habité, et ce depuis le premier jour……… il les reconnaissait une à une………. il les savourait s'inhumer en lui.

Dans le silence de son regard redevenu serein, elles finirent par pourrir éventrées et recouvrirent sur des kilomètres la face interne de sa peau, formant les pierres d'un cercle, un puits d'où s'échappait une odeur nauséabonde.
A chacun de ses réveils elles le rejoignaient. …...... jusqu'à son prochain cauchemar.

Souvenirs, silencieuse vague de fond brutale de pureté, ne cesserez-vous donc jamais cet horrible ressac ?
Ils lui paraissaient désormais si bénins, inutiles............. dangereux.
Ils avaient perdu de leur charme, collés à son corps.

Se retournant lentement face à la lumière, il leva les bras en croix et laissa pencher légèrement sa tête sur le coté.
Son double fantasmagorique émergeait au ralenti du sol en des formes grotesques, semblable à un corps désarticulé gesticulant à la faveur de la clarté grandissante.

Affaibli, chancelant, la blancheur de la lumière qui désormais brillait de tous ses feux l'aveuglait.
Il faisait front au soleil, effrontément, lui montrant qu'il était encore là.

Encore là.

L'heure ?

Peu importait.

Il vivait.

CHAPITRE II

«- Nous ne sommes qu'un pantin, perdu sur un fil distendu au-dessus du néant de notre existence…. avançant au gré de notre asservissement.....
Certains sont arrivés trop tôt de l'autre côté du gouffre, pour eux le fil s'est transformé en une lame de rasoir rouillée.
Sont au bord de la falaise ceux qui, tout comme moi, ont trop cru à un possible intérêt de notre vie... nous risquons à tout moment de sombrer dans l'océan cadavérique, ayant brûlé les âges avant l'heure dite.......

.... heure sainte, heure scientifique, tu rythmes les relents de notre destin, tu nous encercles de tes soixante hideux tentacules……. tu nous étouffes impitoyablement......
...... prisonniers éternels d'une mort libératrice .....

- .... et pour toi ce soir le temps n'existe plus, il s'en est allé rejoindre ton âme maudite en un paradis inconnu ….. »

- .... oui ..... en un paradis inconnu .... »

La voix se tut. …........
Un sourire aux lèvres, il errait dans ses strates intérieures.
Puis, subitement, il éclata de rire, et d'un ton comiquement solennel déclara :

« Je ne sais que dire, chers amis......... spectacle de cruauté pure ? Loin s'en faut, allons, loin s'en faut....... juste ce qu'il serait honteusement commun d'appeler la naissance sournoise et envoûtante de l'être intérieur, celui que nous refusons de laisser paraître devant les autres, de peur qu'ils n'entrevoient cette tombe où se vautre notre ego..... »

Puis le calme revint.
Ce n'était pas la première fois qu'une telle discussion se déroulait dans les arcanes tortueux de son esprit........ mais à qui parlait-il ?

.....rien à craindre, absolument rien à craindre .....

De nouveau face à sa psyché, il mirait les voiles d'errance qui parcouraient ses yeux, et rien ne laissait présager de l'orage qui inévitablement ne tarderait pas à surgir.

Il se prépara et, rapidement, fut en mesure de se diriger vers la porte.
Il jeta un rapide coup d'œil sur la chambre, chose qui le fit légèrement sourire, en se demandant comment il avait fait pour en arriver là.
Interrogation qu'il oublia aussitôt, tant la réponse, s'il y en avait une, lui paraissait introuvable.

Finalement, la porte claqua.
En descendant les marches, le regard rivé à ses pieds comme pour mieux profiter de sa chute, toutes ses respirations lui posaient la même question.

A savoir s'il serait encore là demain matin .

Bientôt, ses pas dans l'escalier s'éteignirent.

Au loin montait un sourd murmure, inaudible au premier abord, mais qu'il reconnaissait très bien.

On saluait son entrée dans l'arène.

Au tumulte assourdissant qui s'élevait et qui martelait son crâne, il comprit qu'il était bien vivant.

Mais plus pour longtemps.

CHAPITRE III

A mesure qu'il marchait dans ce qui lui semblait être les vestiges d'une rue, il ne pouvait s'empêcher de méditer. En son for intérieur, il se rendait compte que rien ne serait plus comme avant, depuis qu'il avait croisé le regard de cet homme étrange au hasard d'une pérégrination nocturne, sans motivation ni but.

Une personne inquiétante qu'il avait entr'aperçue plusieurs fois depuis, l'épiant, le surveillant, et qui, curieusement, lui était apparue d'emblée très familière.
Bien qu'il ne sut rien à son propos ; ni même son nom, Aloïs ; cette même impression l'assaillait dès qu'il devinait ou surprenait ses yeux se poser sur lui.

Il la remarquait aussi dans le regard d'Aloïs, à cela près qu'elle était mêlée d'une sorte de supériorité hautaine qui l'empêchait de se sentir véritablement à l'aise en sa présence, comme s'il le faisait participer à un jeu pervers.

Un jeu de dupes dont il serait le seul participant, et le seul perdant.

Bien que sa finalité lui soit encore inconnue, il percevait quelques subtilités de la règle qui ne lui inspirait que méfiance.

Une règle faussée qui induisait des maux dont il ne soupçonnait même plus l'existence.

Se retournant, il vit la fenêtre de son appartement . Elle luisait étrangement et jurait avec les moroses carnations de pourriture citadine où elle se lovait.
Une silhouette interlope y évoluait d'un air aérien.

Tout en marchant, un trouble impalpable s'immisçait en lui, sournoisement, comme si une couche de crasse le recouvrait peu à peu.
Le frôlement des personnes qu'il croisait, le moindre de leur regard, le plus imperceptible de leur souffle lui était insupportable, à tel point qu'il dut s'arrêter pour reprendre ses esprits.
Mais rien n'y fit.

A présent, le malaise l'assaillait, âpre, le rongeant implacablement.
Un bouillonnement informel lui torturait le cerveau, qui n'était plus qu'invectives à l'égard de son entourage, un chaudron fantasmagorique dans lequel se planifiaient les pires desseins.

Il transpirait, vacillait et paraissait insensible aux regards accusateurs des gens qui le toisaient rageusement.

Il finit par se sentir mieux, et commença à se redresser.
L'orage arrivait, et il lui fallait se presser.
Quelques individus le fusillaient encore du regard, mais il n'en avait cure, sachant avec raison qu'il les retrouverait .... bientôt ....

L'enfer ne devait pas être si grand que ça .

Machinalement, il alluma une cigarette et sentit sa chaude fumée lui emplir la bouche, avant l'aller-simple pour la ruine de ses poumons.

Soudainement, le tonnerre déchira le ciel avec une telle violence qu'il chut à terre.
Sa cigarette, tombant d'une grâce séraphique, l'accompagna dans un synchronisme parfait.

« ..... laissez-moi, je vous en prie........... laissez-moi..... »

Mais un second coup de tonnerre le coucha au sol.
Au-dessus de lui, le ciel s'obscurcit en une spirale opaque ne laissant vaciller en son centre qu'un minuscule trou de clarté. Des vents violents se levèrent en un fracas assourdissant, le projetant contre un mur auquel il s'adossa difficilement, tout en se protégeant les yeux des multiples détritus qui volaient.

« ..... je vous en supplie, laissez-moi... »

INTERLUDE I

"- Alors ?

- Je l'ai retrouvé ".

Des profondeurs de la terre, une faille démesurée s'ouvrit alors sous ses pieds, laissant s'écouler un flot intarissable d'images incompréhensibles aux couleurs aveuglantes, orchestrées en une symphonie sépulcrale.
Le vacarme lui striait tant les tympans qu'il dut se prendre la tête entre les mains.

Il vit bientôt des serpents sibyllins s'approcher au ralenti vers lui, la gueule béante...…. il était incapable de bouger.
Tout en progressant, les serpents devenaient flous, indistincts.
Finalement, ils disparurent dans la brume de terreur qui noyait ses yeux.
Lorsque cette sédition fut dissipée, il vit la chaussée, les bâtiments qui l'entouraient, le ciel désespérément clair, comme si rien ne s'était passé.

Et rien ne s'était passé.

Dans la foule qui reprenait peu à peu forme devant lui, il aperçut Aloïs, figé, qui le regardait, un sourire dérangeant lui traversant les lèvres. Son visage était fin, au menton pointu, accompagné d'un regard glacial sans expression aucune.

Puis ses yeux prirent un éclat de démence, accentués par ses lisses cheveux noirs qu'embrassait une légère brise.
Il était prostré là, imperturbable, perdu dans le ramassis informe de la plèbe qui reprenait vie.

Progressivement, on pouvait voir la masse ralentir.....…..... ralentir....…............
Un délicat bruissement berçait ce ballet de fantômes, se mouvant sans bruit autour de celui qu'ils semblaient honorer de leur chorégraphie gauche.

Une éternité passa.....

Comme par enchantement, le sourire d'Aloïs susurra quelques mots, des mots imperceptibles.....

« je savais bien que je te retrouverai..... »

…….. avant de se fondre dans le flot désordonné des passants.

Peu à peu, le silence étouffant de l'agonie revint, plongeant à nouveau la ville sous un manteau de torpeur.
Désincarné, il fixait l'endroit où quelques instants plus tôt s'était déroulée cette scène, dont il commençait à se demander si elle avait vraiment eu lieu .

De fatigue, il ferma les yeux en les couvrant de ses mains, et ne sentit même pas la larme de sang qui coula sur sa joue.

Tapit dans l'ombre d'une ruelle, Aloïs le guettait, dévisageant fébrilement celui qu'il savait perdu.

- Tu en es certain ? …..bien.……......tu connais la démarche à suivre, je présume..... Combien de temps cela prendra-t-il d'après toi ?

- ... Ce sera assez rapide....….... oui, assez rapide.

- J'espère que tu sais bien ce que tu fais ....……. prends garde...... tu sais comme notre maître est impatient, il ne te passera pas un échec, Aloïs.....

- Je le sais ..….. je le sais, mais ne t'inquiète pas...... je l'aurai…. mort ou vif.

- Oui ... sûrement .... »

...............................Mort où vif ....

.... Mort ..... Vif ....

Mort .....

Je le veux mort.

CHAPITRE IV

Revenu à son domicile, il se servit un verre, s'assit dans un fauteuil et regarda au dehors, laissant ses pensées divaguer au gré du passage discontinu des passants.

Il baignait dans une lueur grisâtre, bercée aux relents du glas qu'une église gémissait péniblement à quelque distance de là.......
Une église qui vomissait jour après jour la pestilence de la cité qui l'avait emprisonné et étouffé de ses immondes scories.......... année après année……........... siècle après siècle.

Chaque coup de cloche était une cantilène désespérée qu'elle lançait à qui voulait bien l'entendre……..... mais jamais personne n'y avait prêté attention..........
Délaissée, elle veillait avec ferveur et abnégation sur le compte-à-rebours final dont elle rendait compte heure après heure..…. jour après jour……. année après année…... siècle après siècle........

Quelle heure était-il ?

Il n'arrivait pas à se concentrer pour savoir combien de fois les cloches avait retenti.

Il lui semblait qu'elles sonnaient depuis toujours.

Le ciel avait disparu derrière une chape de saleté qui recouvrait tout depuis son retour.
Depuis quand..... ?

Souriant d'un air résigné, il but une large gorgée, déposa le verre vide au pied du fauteuil et s'alluma une cigarette.
Le crépitement du tabac se consumant sous ses aspirations résonnait telles des centaines de couteaux s'aiguisant conjointement et déchirant sa chair à mesure qu'il fumait.
A travers l'étoffe opaque de la fumée, il distingua sur la table devant lui une feuille jaunie par le temps, qui reposait là sans qu'il ne l'eut jamais remarqué, abandonnée après avoir été souillée d'un quelconque écrit.

Une curiosité incontrôlée l'assaillit alors.

Il se pencha, se saisit du papier et se recala dans le fauteuil.

Lorsqu'il en eut finit la lecture, il le reposa sur ses genoux, pencha la tête en arrière en se passant les mains dans les cheveux.

Las, il s'étira, puis reprit la feuille qu'il plia et déposa dans le tiroir d'un de ses meubles, avant de se verser un second verre qu'il bût silencieusement, debout, face à la fenêtre, en se demandant comment un tel texte avait bien pu échouer sur la table.
Et pourquoi.
Dans le tiroir, l'insolite apostille attendait la concrétisation de sa prophétie.

« Quand j'aurai touché le fond,
Enchaîné pour la mort
A mes souvenirs,
Peut-être regarderai-je
Ces plaies ensanglantées
Qui, de nouveau, m'isolent
Au fin fond de cette armoire

Connaîtrai-je enfin la paix
Entre ces quatre planches
Que refermera l'amour ;
Ou serai-je, à nouveau,
Victime de cette catin
Qui, par une belle nuit,
Fit vomir le premier sang

Me souviendrai-je encore
De tous ceux qui, trop souvent,
M'ont laissé le goût amer
Des larmes et de la haine ;
Ou les laisserai-je
Se consumer à jamais
En la glace de mon coeur

Que restera-t-il de moi,
Si ce n'est un souvenir
Qu'emportera le vent
Vers l'utopique purgatoire,
Où le vol de mon âme
Innocemment embrassera
Le mur de l'oubli

Où le vol de mon âme
Innocemment embrassera
Le mur de l'oubli »

INTERLUDE II

Le ton montait vivement.
A bien y regarder, seul Hugo faisait véritablement peur. Plus il criait et les veines de son visage se gonflaient de colère, ses yeux anormalement irrigués par le sang.

Les deux autres l'avaient évidemment remarqué, et ils commençaient à s'éloigner de lui.
Il leur avait toujours paru étrange, distant, mais jamais ils n'avaient éprouvé une quelconque méfiance à son égard.
Il émanait de son attitude tant d'assurance, de détermination, qu'il forçait en quelque sorte le respect.

Une sorte de fascination irraisonnée.

Cependant, à cet instant précis, ils se rendaient à l'évidence qu'il était véritablement dangereux.
Malheureusement pour eux, il était trop tard…..

A mesure qu'ils reculaient, la voix d'Hugo prenait un timbre distordu, brûlant.

« Vous n'êtes rien ! »

D'un geste de la main, un tourbillon l'entoura et l'éleva de quelques centimètres
au-dessus du sol.
Puis il considéra les deux autres.

« VOUS N'ÊTES RIEN ! ! ! »

Abasourdis, ils étaient glacés d'épouvante par le spectacle auquel ils assistaient.
Brutalement, un éclair apparut et les faucha tous deux sans qu'ils pussent esquisser le moindre mouvement.

Sans vie, les deux corps s'affalèrent à terre.

Du haut de sa superbe, Hugo fut parcouru d'un agréable frissonnement, puis ses yeux retrouvèrent leur couleur originelle.

Le tourbillon avait cessé. Des traces de sang subsistaient ça et là à ses pieds, encore chaudes.
Ils se baissa lentement et se mit à les caresser du bout des doigts.

Lorsqu'il se releva, ses phalanges en étaient couvertes……….. sa peau absorba tout..…

Puis il soupira, repu, et sourit de contentement.
Il était soulagé, serein, comme si un poids énorme lui avait été enlevé de la poitrine.
Il se contrefichait de la mort de ces deux hommes qui n'avaient, somme toute, aucun avenir.

Quant au sien, il le voyait grandiose, flamboyant, une véritable plongée dans les tréfonds du déclin.

Et il espérait bien entraîner avec lui l'univers entier.

S'éloignant flegmatiquement du lieu de son infamie, Hugo pressentait que les gens qu'il croisait devinaient ce qui venait de se passer, ne serait-ce que par leurs regards fiévreux à son passage ou à sa simple vue.
Les victimes reconnaissent toujours leur bourreau.
Et bien que cela le remplisse d'une ivresse indicible, il préféra se retirer sans éveiller l'attention outre mesure.

D'ici à quelques jours, d'autres occasions d'étendre son venin à toutes les couches de cette ville en totale déliquescence se représenteraient à lui.
Et il les saisirait, une à une, et ce jusqu'à ce qu'un hypothétique jugement ne mette un terme à cette comédie.

Une comédie où lui seul rit.

CHAPITRE V

La nuit, où ce qui faisait figure de nuit, était désormais tombée.
La lune perçait difficilement à travers la mante de pénombre qui planait toujours sur la ville, et la pâle lueur qu'elle dispensait jurait avec celle des réverbères, véritables torches jaunâtres prodiguant d'immondes clichés de déchéance nocturne à travers les immeubles qui jonchaient l'horizon, tels de pathétiques oasis perdues dans le noir.
Ça et là, des silhouettes furtives s'évanouissaient, leurs chatoiements projetés aux murs se déformant en une danse macabre éthérée.

A l'autre bout de la ville, sortant du clair-obscur, la silhouette d'Aloïs se dessinait.

La tête baissée, il tanguait au gré du dédale des rues.

Pas à pas, il se retrouva bientôt aux abords d'une jetée qui surplombait une mer étrangement calme. Il s'assit sur le rempart en béton et resta inerte de longues minutes, la tête reposant péniblement entre ses mains, perdu dans ses songes.

Et pleura.

Alors que ses larmes le quittaient, l'image d'une femme sculpta peu à peu son esprit.
Une femme au regard angélique, les traits si fins et graciles qu'elle paraissait sortir d'un rêve, l'air si fragile que la moindre caresse du vent eut pu la briser.

« … Manon… »

Elle courait sur une lande désertique, riant aux éclats, se retournant souvent sans arrêter sa course vers celui que son cœur appelait.

« … Manon… » chuchota Aloïs entre deux sanglots.

Les yeux emplis de tristesse, il la vit en relevant la tête se refléter dans les langoureuses ondulations érotiques de la lune sur les flots........ puis disparaître au gré d'une masse de nuages qui voilèrent définitivement la chétive luminescence.

Se redressant brusquement, les traits déchirés par la douleur, il fixait fébrilement la surface des eaux dans le vain espoir de la retrouver.

La mer était noire comme l'encre, et rien ne s'en dégageait si ce n'est un oppressant silence pour seule réponse aux pleurs d'Aloïs.

Il était désormais prêt à admirer la souffrance dans les yeux de celui qu'il avait finit par retrouver après toutes ces années d'attente, et dans lesquels il espérait enfin trouver le repos.
Il pourrait au moins profiter pleinement de sa propre mort.

Derrière les nuages, Manon s'était arrêtée de courir.
Pour toujours.

CHAPITRE VI

L'escalier s'offrait à la vue d'Aloïs, s'enfonçant dans l'obscurité. Tout en montant, les marches craquaient sous ses pas, comme s'il cheminait sur un amoncellement d'os.
Du haut de l'escalier arrivait un vague susurrement qui s'amplifiait à mesure qu'il avançait.

..... les murs se resserraient progressivement et se rejoignaient au plafond jaunit.....

Le susurrement devint un son plus distinct lorsqu'il parvint à la dernière marche, dévoilant un couloir sordide dans lequel se mourait une porte branlante émergent de l'inanité.
Il regarda ce quinteux spectacle. Les interstices de la porte trahissaient une lumière rouge, le tout oscillant dans une brume pourpre comme en apesanteur.

Le son devint rythme.

La porte se balançait de gauche à droite..... telle un pendule.

Aloïs se trouva bientôt au seuil de l'appartement.

Le rythme devint hymne.

Et la porte s'ouvrit.

Ce fut une avalanche anarchique de sons, d'odeurs, et toujours cette lumière rouge qui noyait la pièce.

Austère et calme, Aloïs embrassait le tableau de tout son aversion.
Son regard s'égarait dans l'atmosphère confinée où se dessinait fugacement un faciès volatile....... qui n'aurait jamais dû en émerger.

Dans le tiroir du meuble, le papier cilla à plusieurs reprises.

Aloïs n'avait pas bougé.

La haine sainte grandissait en lui
Les ténèbres brûlaient son cerveau
Prêtes à éradiquer son mal

Prêtes à éradiquer son mal

C'était la fin
Il allait enfin reposer en paix
Aveuglé par l'appel des abîmes

Rire funeste
Amour morbide

Plus rien ne le sauverait maintenant
Plus personne ne l'arrêterait maintenant
Pour toujours et à jamais dans ses transes

Accueille-le en ton cœur
Lui, l'ange sadique

Accueille-le dans ta vie
Lui, l'ange de l'holocauste

Accueille-le dans ta mort
Lui, l'ange de l'apocalypse

Lui et sa haine sainte

Il observait l'homme debout face à la fenêtre, un verre à la main et perdu dans la rumeur immémoriale de cloches oubliées.
Ce dernier, comme troublé dans sa méditation, se retourna lentement et alla s'asseoir dans son fauteuil.

Aloïs le mirait se vautrer comme une larve abjecte, atone, véritable fiente nauséeuse n'inspirant que le mépris.
Les ombres d'une clarté déchue stagnaient et faisaient ressembler la pièce à l'immonde et tragique esquisse d'un dessin laissé à l'abandon.

La musique ambiante martelait l'ouïe.

Note

Après

Note,

Soupir

Après

Soupir,

Leurs

Esprits

S'enfonçaient

Dans

L'Inconnu

La porte se referma d'elle-même en un grondement assourdissant qu'Aloïs ne remarqua même pas.
Il allait enfin pouvoir se mesurer à celui qu'il traquait depuis si longtemps.

Il enleva son manteau et, altier, le laissa tombé sur le sol…
Puis, après avoir subrepticement fixé la platine, il s'immobilisa à nouveau.
Immédiatement, cette dernière dispensa une autre mélodie.

Sa musique.

La musique.

La dernière que tous deux entendraient.

CHAPITRE VII

Sortant peu à peu de son apathie, échoué dans son fauteuil, il ne distinguait aucune forme nette…… égaré dans d'inavouables ébauches, il faisait l'amour avec des images courant à travers sa tête, il faisait l'amour avec des bruits flottant au-dessus de ses peurs.

Il ne pouvait plus le supporter, alors qu'il continuait à s'enfoncer en silence.

Et maintenant elle était là, toute de blanc vêtue, et dansant pour son seul amour.
Elle lui disait qu'elle avait trouvé le paradis dans ses bras.

Derrière ses larmes, il la voyait sourire.

Manon lui avait donné sa vie.
Et il l'avait tué par des mensonges.

Il le savait bien.
Il savait très bien qu'il ne pourrait indéfiniment rester avec ces plaies.
Un jour, il faudrait bien qu'il se quitte.

Mais il avait trop peur, peur que les autres ne le voient sans défense et l'entraînent vers ce qui l'effrayait plus que tout.

Vers l'abattoir de la réalité.

Le silence

Juste le bruit étouffé du silence

Pour réfléchir

Ou se mentir

Aloïs s'approchait doucement du fauteuil, tel un félin............

Alors que la musique égrenait ses langoureuses notes, il s'enlisait dans un état second.
Il n'y avait plus rien en lui que cette profonde sonorité de néant qui décélérait sans cesse.
Miné par une incompréhension oppressante, un dégoût illimité pour tout ce qui l'attendait, il savait avec raison que ce son finirait par le tuer, alors même que le désir de quitter cette vie le consumait.

CHAPITRE VIII

Désormais, Aloïs se tenait face au fauteuil qu'il dominait. Imperceptiblement, il posa ses deux mains à l'extrémité des accoudoirs, le dos ainsi courbé et le visage face au sol.
La musique avait augmenté de volume, et de profondeur également.
Elle se faisait plus chaude.......lancinante………….. tragique.

Immobile, Aloïs soupira longuement, son dos se bombant légèrement aux flux et reflux de sa respiration, et finit par s'adresser à celui qui désormais le regardait.

« Quel plus magnifique symbole que le point d'interrogation, ne trouves-tu pas ?
A l'extrémité gauche supérieure débute la quête prénatale, lâchée comme une armée sanguinaire à la poursuite d'un improbable but.

Puis la courbe sur la droite s'annonce, icône des successifs échos de cette quête inutile. Inutile, car cette prétendue ascèse marque le doute qui s'insinue en toi, tel un vers purulent et inexorable grandissant d'incertitudes en nausées dans cette agonie cérébrale, pour finalement refermer ton crâne à la réalité…..…. la leur du moins...

Et c'est la chute inévitable. Une ultime et pathétique tentative de rétablissement dans la boucle finale, puis c'est l'inéluctable noyade dans les gravois de ta nécropole mentale.

Le point inférieur..... tableau subliminal et écœurant du reflet de la vésanie qui plus jamais ne laissera s'échapper son hôte de marque, la vérité sur l'utilité humaine n'étant pas sujette à être dévoilée aux intéressés.

D'ailleurs, à quoi bon leur servirait une réponse..... sûrement pas à s'en faire l'écho, car s'il est une tâche innommable entre toutes que l'homme ne peut porter à son blason, c'est bien de pouvoir répondre à cette éternelle question.

Ecoute........ le vent chevauche au loin.... il se rapproche de plus en plus…...
…... un ciel nuageux obscurcit le paysage, engloutissant tout sur son passage…..
…. maintenant, regarde l'aube finale........ et laisse la vie brûler ton cœur.......... »

Aloïs releva doucement la tête vers son interlocuteur, qui fut soudain effrayé à sa vue.
Ses yeux viraient sans discontinuer du rouge au jaune, de telle sorte que des flammes paraissaient le dévorer de l'intérieur, tel un brasier dans lequel il se voyait se tordre de douleur.

Puis, sans que rien ne le laissa présager, deux fentes noires ellipsoïdales s'ouvrirent de concert dans chaque œil.
Tendant ostensiblement son bras gauche derrière lui comme s'il désignait quelque chose, Aloïs murmura d'une voix fantasmatique :

« Tu entends ?………... ce sont les pleurs de chants célestes se désagrégeant en une danse de velours.……......... ils t'emmènent avec eux....… et gagnent le soleil...

.... rien à craindre........ tu n'as absolument rien à craindre.......... tout ce que tu as à faire est de te relaxer.......

Viens avec moi, Hugo........ je t'emmène faire un voyage... »

Se sentant aspiré vers ces yeux de braise, il ne fut bientôt plus qu'une flamme parmi d'autres, léchant au hasard les contours des deux trous noirs qui finalement l'engloutirent lorsque Aloïs referma les paupières.

Dans le vide, un corps amorphe disparut.

Hugo ne ressentait plus aucune émotion.
Il glissait, s'enfonçait dans l'inanité d'un corps annihilé par des années d'errance.
Et finit par atteindre le soleil.

Dans le meuble, la feuille bougea, comme prise d'épilepsie.
Aloïs rouvrit les paupières, s'approcha gravement du tiroir où elle se trouvait, et serra religieusement la poignée rouillée dans sa main.
Il y découvrit la feuille qui tremblait, sursautant par à coups. Puis elle se radoucit, parut léviter pour s'élever enfin de son carcan. Alors qu'un blême halo l'irradiait, Aloïs s'en saisit.

De nouveau, un sourire ternit son visage.
Et il referma les yeux.

Hugo l'attendait pour sa Rédemption.

CHAPITRE IX

Hugo était étendu sans vie sur un sol sombre, apparemment constitué de pierres et de terre qu'un frêle souffle hantait et qui le recouvrait de poussière.

Des pas lointains résonnaient dans le froid.
Ils semblaient descendre un escalier qui ne menait nulle part.

Et c'était le cas.

Puis Aloïs apparut, comme attiré vers cet hypogée, et se dirigea vers le corps inanimé.

Il leva la main gauche et se mit à bouger les doigts comme s'ils possédaient des fils invisibles recouvrant le corps d'Hugo. Ce dernier était pris de convulsions à chaque frémissement de phalange.

Tout en continuant, il alluma une cigarette, puis rit à la vue de son œuvre.

D'un simple geste de la main, il monta le corps à sa hauteur pour se retrouver face à face avec le visage qui sortait peu à peu du coma........ et lui souffla sa fumée de cigarette qui, en pénétrant dans sa bouche, le souleva à plusieurs mètres du sol, semblable à un vulgaire fétu de paille.

Le silence régnait dans la pénombre humide, seul un murmure caverneux troublait épisodiquement cette accablante aphasie.

Péniblement, Hugo tourna la tête en direction d'Aloïs :

« Qui.... es ... tu ? .... Qu ..... Que .....me ... veux-tu ? ..... »

« Allons, tu ne le sais pas encore ? ....Tu n'en as pas la moindre idée ? ....
Je dois t'avouer que tu me déçois, Hugo, j'aurai cru le contraire venant de toi… enfin…..
……et bien, laisse moi te répondre du mieux que je le peux…..... »

Il le fit redescendre en douceur et le maintint à nouveau à sa hauteur.
Il puisa une dernière bouffée à sa cigarette…..... qu'il expira en basculant la tête en arrière, tout en épousant délicatement de la main le menton de Hugo.

Les volutes bleutées tournoyèrent quelques instants, pour finalement disparaître dans la délétère nébulosité.

« Souviens-toi, Hugo........ tu ne vois vraiment pas ? .....

Je suis le souvenir de celui que tu fus étant jeune, quand le sourire et l'innocence te berçaient........

.... je suis toi, Hugo ».

CHAPITRE X

« Que..... Qu'est-ce que tu racontes ? »

Aloïs porta la main vers sa poche et en tira la feuille jaunie qu'il présenta à Hugo. Il la reconnut, mais lorsqu'il en vit les écrits, il resta confondu.....
Devant ses yeux, le texte disparaissait peu à peu pour laisser place à un autre.
Aux mots qui prenaient forme, Hugo éprouvait une irrépressible anxiété croître en lui.
Et il savait très bien pourquoi : maintenant, tout ce qu'il avait enfouit au plus profond de lui-même resurgissait, et il allait lui falloir en payer le prix.

« Hugo, au nom de tous les nôtres, tu es déclaré coupable, et tu n'ignores pas ce que cela implique......

Tu n'aurais jamais du agir de la sorte, tu le sais très bien.
Ceci est ton contrat, notre contrat, tu te souviens ? …….. je sais que oui.
En tant que création divine, tu ne pouvais ni ne devais espérer te hisser au-delà de ton créateur, de notre maître.

On ne peut-être au-dessus de dieu.

Cela fait des siècles que je te cherche, pour notre repos mutuel. Des siècles que j'erre dans les limbes du temps à ta poursuite.

« ..... tu n'es pas moi..... »

Mais si, Hugo, nous ne formons qu'un.
Ou plutôt, je suis ton essence même.

Je suis tes désirs, tes passions, la matière originelle de ton esprit. Et en tant que tel, je suis ton mal, tes frustrations, tes pulsions négatives, ce par quoi tu t'es élevé par-delà toi-même.

Tu es parvenu à utiliser ton intelligence en tant que pouvoirs, tu t'es servi de moi pour me dépasser, pour t'extraire à ta condition, outrepassant ainsi la volonté de ton père.
Ton pêché ne peut-être absout, Hugo. On ne provoque pas aussi impunément l'ordre de notre naissance.

Dès lors, en me délaissant après m'avoir perverti, me révélant mes faiblesses, tu as suscité ton propre hiver en réveillant en toi tes plus bas instincts.
Tu m'as montré combien puissant pouvait être le mal, et tu l'as entretenu depuis.

Mais je ne t'ai jamais quitté, j'ai toujours fait partie intégrante de ton esprit.
J'ai grandi inlassablement, dévorant en silence les moindres recoins de ton cerveau malade pour y ériger mon royaume.

Tu m'as tant fait souffrir, Hugo...…… j'ai du supporter la souffrance de chacun de tes gestes, tout en

subissant le deuil de tes fourvoiements.
J'ai pâti de tes fautes jour après jour.

Tu nous as condamnés.

Et la mort de Manon ne peut tout pardonner ».

Hugo éclata alors en sanglots.

« .... je…..... je l'aimais tant........... il n'aurait jamais dû la laisser mourir........... pas elle ».

Il est impossible de revenir sur une de ses décisions, tu le sais bien.….... si elle nous a quittés, c'est qu'il devait en être ainsi.
Et ce n'est pas en t'enfuyant dans ta névrose que tu la feras revenir.
Rien ne la fera plus revenir.

Tu as cru te perdre dans tes chimères, mais tu as omis une chose.
C'est qu'elles ne sont plus..... tu les as tuées pour ta soif d'oubli.

Tu n'as plus que moi.

Ta folie.

Tu ne peux m'éluder. Même au repos, je te contrôle.
N'oublie jamais que c'est moi qui t'ai fait, c'est moi qui te mens, te fais espérer et rêver.
Et l'heure est enfin venue de prendre ce qui m'est dû.

Tu m'appartiens, Hugo... ».

EPILOGUE

La pièce baignait toujours dans une lumière rouge...… en un silence absolu.
C'était comme si tout avait cessé de vivre.
Où presque.

Dans son fauteuil, Hugo respirait très lentement, avec difficulté.

Un spasme soudain lui souleva la poitrine.
Il resta paralysé ainsi quelques instants, puis il retomba, la bouche et les yeux grands ouverts.

Une larme noire perla doucement à sa joue.

Et sa respiration se tût à jamais.

Derrière les nuages, perdue sur une lande déserte qu'un léger vent froid parcourait,
Manon pleurait.

J'ai rêvé d'une armoire
Une grande armoire marron
Un brouillard verdâtre planait au-dessus
Tout autour régnait le noir
Elle s'est ouverte soudainement
Et m'a projeté dans la réalité
Je n'étais plus seul
Mon monde avait disparu
Et je cherchais des repères
Pour me retrouver
J'ai trouvé la tristesse
L'ennui et la peur
Je me suis surmonté
Et suis devenu mon pire ennemi

Peut-être un jour me retrouverai-je
Dans un tunnel sombre
A courir sans avancer
Avec une ombre sans visage me rattrapant
Ma sentence à la main